

à la mer, à moins de guerre défensive à soutenir ; il n'aura plus d'éléphants de combat ; il ne pourra plus enrôler de soldats chez les nations de l'ouest ; il ne recevra ni transfuges politiques ni déserteurs. — Antiochus en conséquence livra tous les vaisseaux qu'il avait en sus du nombre préfixé, tous les éléphants, tous les réfugiés qui se trouvaient dans ses États. Comme dédommagement, Rome lui octroya le titre d'« ami de la République ! » Ainsi la Syrie fut à toujours repoussée dans l'Orient sur terre comme sur mer : chose remarquable, et qui témoigne de la faiblesse et du peu de cohésion de l'empire des Séleucides, parmi les grands États que Rome a dû vaincre et abattre, seule, elle a subi sa première défaite sans jamais tenter une seconde fois le sort des armes ! — Le roi de Cappadoce, *Ariarathe*, dont le royaume était au delà de la frontière du protectorat romain, se vit taxé à une amende de 600 talents (1,000,000 *thal.*, ou 3,750,000 fr.), dont il fut rabattu moitié à la prière de son gendre, Eumène. — Prusias, roi de Bithynie, garda son territoire intact : il en fut de même des Galates, ceux-ci s'engageant à ne plus envoyer de bandes armées au dehors. Par là, il fut mis fin aux tributs honteux que leur payaient les villes d'Asie-Mineure. Rome rendait un service considérable aux Grecs asiatiques ; ils ne faillirent point à le reconnaître avec force couronnes d'or et force éloges d'apparat.

Les villes libres grecques.

Dans la péninsule asiatique l'arrangement des territoires n'était point sans difficultés. Les intérêts politiques et dynastiques d'Eumène y entraient en conflit avec ceux de la *hanse* grecque. A la fin pourtant on s'entendit. La franchise fut confirmée à toutes les villes encore libres au jour de la bataille de Magnésie et qui avaient tenu pour les Romains. A l'exception de celles payant tribut à Eumène, elles furent déclarées exemptes

à toujours de toute taxe envers les autres dynastes. Ainsi furent proclamées libres *Dardanos* et *Ilion*, vieilles cités apparentées à Rome du chef des *Enéades*, puis Cymé, *Smyrne*, *Clazomène*, *Erythrée*, *Chios*, *Colophon*, *Milet*, et d'autres encore aux noms pareillement illustres. *Phocée*, en violation de sa capitulation, avait été pillée par les soldats de la flotte. Pour l'indemniser quoiqu'elle ne se trouvât pas comprise dans les catégories énumérées au traité, elle recouvra, à titre exceptionnel, son territoire et sa liberté. La plupart des cités appartenant à la *hanse* grecque asiatique, reçurent de même des augmentations de territoire et d'autres avantages. Rhodes, on le pense bien, fut la mieux pourvue : elle eut la Lycie, moins la ville de *Telmissos*, et la plus grande partie de la Carie au sud du Méandre : de plus, Antiochus garantit aux Rhodiens, dans l'intérieur de ses États, leurs propriétés, leurs créances et les immunités douanières dont ils avaient joui jusque-là.

Quant aux surplus des territoires, ou mieux quant à la plus grande partie du butin, les Romains l'abandonnèrent aux *Attalides*, dont la fidélité constante envers la République méritait récompense, non moins que les souffrances et les services d'Eumène pendant la guerre et à l'heure décisive du combat. Rome le combla comme jamais roi n'a comblé son allié. Il eut, en Europe, la Chersonnèse avec *Lysimachie* ; et en Asie, outre la *Mysie* qui lui appartenait déjà, les provinces de Phrygie sur l'Hellespont, la Lydie avec *Éphèse* et Sardes, la Carie septentrionale avec *Tralles* et *Magnésie*, la Grande-Phrygie et la *Lycanie* avec une portion de la Cilicie, le pays de *Mylos* entre la Phrygie et la Lycie, et enfin la place maritime lycienne de *Telmissos* sur la côte du Sud. La Pamphylie fut, plus tard, l'objet des prétentions rivales d'Eumène et d'Antiochus. Selon qu'elle était tenue pour située en deçà ou au delà de la chaîne

Agrandissement du royaume de Pergame.



frontière du Taurus, elle devait appartenir à l'un ou à l'autre. Eumène eut aussi le protectorat et le droit de tribut sur les villes grecques non dotées de la liberté plénière : il fut seulement entendu qu'elles conservaient d'ailleurs leurs lettres de franchise intérieure, et que les taxes à leur charge ne pourraient être augmentées. Antiochus s'engagea en outre à payer au Pergaménien les 350 talents (600,000 *thal.*, ou 2,259,500 fr.) qu'il devait à Attale, père de ce dernier, et 127 talents (2,800 *thal.*, ou 1,217,500 fr.) encore, à titre d'indemnité, pour arriéré de fournitures de grains. Toutes les forêts royales, tous les éléphants furent de plus remis au roi de Pergame ; mais les Romains brûlèrent les vaisseaux de guerre ; ils ne voulaient plus de puissance maritime à côté d'eux. Le royaume des Attalides, s'étendant désormais dans l'Europe orientale et dans l'Asie, formait, comme l'empire numide en Afrique, une monarchie absolue et puissante, dans la dépendance de Rome ; ayant pour mission, avec la force suffisante pour le faire, de tenir en bride la Macédoine et la Syrie, sans avoir besoin jamais, si ce n'est dans des cas rares, de réclamer l'appui de ses patrons. En même temps qu'elle créait cet édifice de sa politique, Rome avait aussi voulu donner satisfaction aux sympathies républicaines et nationales, et se faire, dans la mesure du possible, la libératrice des Grecs d'Asie. — Quant aux peuples et aux choses d'au delà du Taurus et de l'Halys, elle était décidée à ne pas s'en occuper : nous en avons la preuve dans le traité même conclu avec Antiochus, et plus encore dans le refus opposé par le Sénat aux Rhodiens, qui demandaient la liberté de la ville de *Soloï*, en Cilicie. De même elle resta fidèle à la règle qu'elle s'était faite de ne point avoir de possessions directes au delà des mers d'Orient. — Après une dernière expédition navale en Crète, où l'on alla briser les fers des Romains jadis vendus

en esclavage, la flotte et l'armée quittèrent les parages d'Asie (vers la fin de l'été de 566) ; mais cette dernière, en repassant par la Thrace, eut beaucoup à souffrir des attaques des barbares, par la faute et la négligence de son chef. De toute cette mémorable campagne, les Romains ne rapportèrent en Italie que de l'honneur et de l'or. Dans ces temps déjà, en y joignant de riches et précieuses couronnes, les villes donnaient à leurs adresses d'actions de grâce une forme plus pratique et plus solide.

La Grèce avait senti les secousses de la tempête et de la guerre d'Asie : elle avait besoin de quelques remaniements. Les Étoliens, qui ne savaient point se faire à leur nullité politique, avaient, dès le printemps de 564, aussitôt la fin de la trêve conclue avec Scipion, lancé en mer leurs corsaires de Céphallénie, inquiétant et incommodant le commerce entre l'Italie et la Grèce. Pendant la trêve même, trompés par de faux rapports sur l'état des affaires en Asie, ils s'étaient follement ingérés de rétablir Amyndre sur son trône en Athamane ; et se jetant sur les cantons étoliens et thessaliens occupés par Philippe, ils avaient livré une foule de combats, et infligé de sérieux dommages au roi de Macédoine. Aussi, lorsqu'ils demandèrent définitivement la paix, Rome leur répondit-elle par l'envoi d'une armée et du consul *Marcus Fulvius Nobilior*. Au printemps de 565, ce dernier rejoignit ses légions, et investit *Ambracie* dont la garnison obtint une capitulation honorable au bout de cinquante jours de siège. A la même heure, Macédoniens, Illyriens, Épirotes, Acarnaniens et Achéens, tous tombaient sur l'Étolie. Résister n'était point possible : l'Étolie supplie de nouveau pour avoir la paix, et les Romains consentent à déposer les armes. Les conditions faites à ces ennemis misérables autant qu'incorrigibles furent, ce semble, équitables et mo-

488 av. J.-C.

Arrangements  
en Grèce.

490.

Combats et paix  
avec les Étoliens.

489.



dérées. Les Étoliens perdirent toutes les villes, tous les pays déjà tombés dans les mains de leurs adversaires; Ambracie, qui, grâce à une cabale ourdie dans Rome contre Marcus Fulvius, se vit plus tard déclarée libre et indépendante; *OEnia*, qui fut donnée aux Acarnaniens. Céphallénie dut aussi être évacuée. Les Étoliens perdirent encore le droit de faire la guerre et la paix, dépendants à l'avenir et noyés dans le courant des affaires extérieures de la République; enfin ils payèrent une forte rançon. Céphallénie s'insurgea contre le traité, et ne se soumit que devant les armes de Marcus Fulvius, descendu dans l'île. Aux habitants de *Samé*, les avantages topographiques de leur position donnaient lieu de craindre que Rome ne voulût faire de leur ville une colonie: ils se révoltèrent de nouveau, et il fallut un siège de quatre mois pour les réduire. Maîtres enfin de la place, les Romains vendirent toute la population comme esclave.

Ici encore Rome voulut suivre la loi qu'elle s'imposait de ne point s'établir en dehors de l'Italie et des îles italiennes. De tout le pays conquis elle ne garda que Céphallénie et Zacynthe, qui complétèrent à souhait la possession de Corcyre et des autres stations maritimes de la mer Adriatique. Elle abandonna le reste à ses alliés: toutefois les deux puissances les plus considérables, Philippe et les Achéens, ne se montrèrent en aucune façon satisfaites du lot qui leur échut. Pour Philippe, il avait grande raison de se plaindre. Il pouvait dire que dans la dernière grande guerre, son loyal appui avait principalement contribué à lever tous les obstacles, alors que les Romains luttaient bien moins contre l'ennemi que contre l'éloignement et les difficultés des communications. Le Sénat, reconnaissant la justesse de ses réclamations, lui donna quittance du tribut qu'il restait devoir, et lui renvoya ses otages:

La Macédoine.

mais il espérait de grands accroissements de territoire, et son attente fut de ce côté trompée. Il eut pourtant le pays des Magnètes et Démétriade, enlevés par lui aux Étoliens, et il garda la possession de la Dolopie, de l'Athamanie, et d'une partie de la Thessalie, d'où il les avait aussi chassés. En Thrace, le pays du centre demeura assujéti à sa clientèle. Mais on ne décida rien à l'égard des villes des côtes et des îles de Thasos et de Lemnos, qui, de fait, étaient dans ses mains: la Chersonnèse fut expressément donnée à Eumène; et il n'était que trop manifeste qu'en établissant ce dernier en Europe, les Romains avaient voulu qu'au besoin, il contint non-seulement l'Asie, mais aussi la Macédoine. De là, chez Philippe, roi d'humeur fière, et sous certains côtés, chevaleresque, une irritation toute naturelle. Les Romains pourtant n'agissaient point ainsi par esprit de chicane: ils obéissaient aux nécessités fatales de la politique. La Macédoine expiait le tort d'avoir été un État de premier ordre, d'avoir lutté avec Rome à égalité de forces: aujourd'hui, bien plus que contre Carthage elle-même, il fallait prendre des gages contre Philippe, et l'empêcher de reconquérir son ancienne puissance.

Avec les Achéens, les conditions étaient autres. Pendant la guerre contre Antiochus ils avaient vu se réaliser le plus ardent de leurs vœux: le Péloponnèse tout entier appartenait désormais à leur ligue: Sparte d'abord, puis, après l'expulsion des Asiatiques de la Grèce, Élis et Messène y étant bon gré mal gré entrées. Les Romains avaient laissé faire, bien qu'en tout cela on agit sans compter avec eux. Messène avait déclaré d'abord qu'elle se donnait aux Romains, et se refusait à entrer dans la confédération; et Flamininus, la confédération usant de violence, avait fait remarquer aux Achéens, combien se tailler ainsi sa part était en soi chose inique, ajoutant qu'au regard de Rome et dans l'état des relations exis-

Les Achéens.



tantes, les Achéens commettaient un acte coupable : mais dans son impolitique faiblesse de Philhellène, il s'en était tenu au blâme, et avait laissé les faits s'accomplir. Ce n'était point assez pour arrêter les fédérés. Poursuivis par leur folle ambition de nains qui veulent se grandir, les Achéens gardèrent la ville de *Pleuron* en Étolie, où ils étaient entrés pendant la guerre, l'annexèrent en dépit d'elle à la ligue : ils achetèrent *Zacynthe* à l'agent d'*Amyndre*, son dernier possesseur, et essayèrent de s'établir aussi à *Égine*. Mais il fallut, si mécontents qu'ils fussent, rendre les îles à Rome et subir le conseil de *Flamininus*, leur faisant entendre qu'ils eussent à se contenter du Péloponnèse. Moins ils étaient leurs maîtres, et plus ils affectaient les grands airs de l'indépendance politique; ils se réclamèrent du droit de la guerre, de la fidèle assistance donnée aux Romains dans tous les combats. « Pourquoi vous occupez-vous de Messène? Est-ce que l'Achaïe s'occupe de Capoue? » L'impertinente question est adressée aux envoyés de Rome en pleine diète! Le courageux patriote qui la faisait se voit applaudi à outrance, et pourra compter sur l'unanimité des voix à l'élection prochaine! Rien de plus beau et de plus noble que le courage, quand l'homme et la cause ne sont pas ridicules! Mais quelques sincères efforts que fit Rome pour restaurer la liberté chez les Grecs et mériter leur reconnaissance, elle n'arriva jamais qu'à leur laisser l'anarchie, et qu'à recueillir leur ingratitude. C'était justice autant que malheur. Certes, dans la haine des Grecs contre tout protectorat, il y avait bien au fond quelques nobles sentiments; et la bravoure personnelle ne faisait point défaut à certains hommes donnant le ton à l'opinion. Il n'importe! Tous ces grands airs patriotiques des Achéens ne sont que sottise ou grimace devant l'histoire. Au milieu des élans de leur ambition et de leur susceptibilité nationale,

Les patriotes  
d'Achaïe.

partout, chez le premier comme chez le dernier d'entre eux, se fait jour le sentiment complet de leur impuissance politique. Voyez-les, libéraux ou serviles, l'oreille tendue du côté de Rome! Ils rendent grâces au ciel quand le décret qu'ils redoutent n'arrive pas : ils boudent quand le Sénat leur fait savoir qu'il vaut mieux céder à l'amiable, pour n'avoir point à céder à la force; ils obéissent, mais de la façon qui blessera le plus les Romains et « *en sauvant les apparences* : » ils accumulent les rapports, les explications, les délais et les ruses; et quand ils n'en peuvent mais, ils se résignent avec force soupirs patriotiques. Une telle attitude peut mériter quelque indulgence, sinon gagner complète satisfaction; encore faudrait-il que les meneurs fussent résolus à se battre, et que la nation aimât mieux la mort que l'esclavage! Mais ni *Philopæmen* ni *Lycortas* ne songeaient à ce qui eût été un véritable suicide. On eût voulu être libres si la chose avait pu être; mais avant tout on voulait vivre. Je répéterai ici encore que jamais à cette époque les Romains ne sont intervenus de mouvement spontané dans les affaires intérieures de la Grèce; les Grecs, les Grecs seuls, appelèrent sur eux cette intervention tant redoutée, comme les écoliers qui provoquent, tour à tour, la fêrule qu'ils craignent. Quant au reproche répété jusqu'à satiété par la cohue érudite de l'ère contemporaine et des temps postérieurs à la Grèce; quant à soutenir que Rome a perfidement attisé les dissensions intestines de la Grèce, c'est bien là l'une des plus absurdes inventions des philologues s'érigeant en politiques. Non, les Romains n'apportèrent point la discorde chez les Grecs; autant eût valu « envoyer des hiboux à Athènes! » Ce sont les Grecs, au contraire, qui ont apporté leurs querelles à Rome. Ici, encore, citons les Achéens comme exemple. Dans leur ardeur d'agrandissement, ils ne virent pas quel signalé service

Lutte  
entre les Achéens  
et les Spartiates.



leur rendait Flamininus en leur refusant l'incorporation des villes du parti étolien; Lacédémone et Messène n'ont été pour la Ligue qu'une hydre de séditions et de guerres intestines. Jusqu'à la fin les habitants de ces deux villes sollicitèrent et supplièrent pour que Rome les dégageât des liens d'une communauté odieuse : et, témoignage frappant dans la cause, les plus zélés sollicitateurs étaient ceux-là même qui devaient aux Achéens leur rentrée dans leur patrie. Tous les jours, sans fin ni trêve, la Ligue fait œuvre de restauration et de régénération dans les deux villes récalcitrantes; et les plus furieux parmi leurs anciens émigrés dirigent toutes les décisions de la diète centrale. Quoi d'étonnant, qu'après quatre années d'incorporation, la guerre ouverte ait éclaté dans Sparte : une restauration nouvelle et plus radicale encore s'y accomplit : tous les esclaves admis par Nabis au droit de cité sont de nouveau vendus; et le produit de la vente sert à bâtir un portique à *Mégalopolis*, principale ville des Achéens. Enfin la propriété est rétablie sur l'ancien pied dans la cité lacédémonienne, les lois achéennes d'ailleurs y remplaçant le code de *Lycurgue*; et les murailles qui entouraient la ville sont rasées (566). Mais au lendemain de ces excès administratifs, le Sénat de Rome est par tous invoqué comme arbitre; difficile et maussade mission : juste peine aussi de la politique de sentiment suivie.

Ne voulant plus à aucun titre se mêler du règlement de toutes ces affaires, le Sénat supporte avec une indifférence exemplaire les coups d'épingle que lui inflige la malice ingénieuse des Achéens : quelques scandales qui se commettent, il ferme obstinément les yeux. Pour l'Achaïe, elle entre en joie, quand, après que tout est consommé, la nouvelle arrive que la République a blâmé, mais qu'elle n'a point cassé les actes de la diète. On ne fit rien pour les Lacédémoniens, si ce n'est

488 av. J.-C.

qu'un jour, soixante ou quatre-vingts d'entre eux ayant été victimes d'un meurtre judiciaire, Rome irritée enleva à la diète le droit de haute justice sur Sparte : entreprise blessante au premier chef dans les affaires intérieures d'un État soi-disant indépendant ! Les hommes d'État de l'Italie se souciaient fort peu, à vrai dire, de ces tempêtes dans une coquille de noix ; on en a tous les jours la preuve dans les plaintes soulevées incessamment par les décisions superficielles, contradictoires ou obscures du Sénat. Mais comment trancher net de tels litiges ? Nous voyons un jour quatre partis se combattant les uns les autres dans Sparte, et tous les quatre apportant leurs doléances à Rome. Ajoutez à cela l'opinion que donnaient d'eux les hommes politiques du Péloponnèse ! Flamininus lui-même secouait de dégoût la tête, quand il voyait l'un de ces hommes danser devant lui, puis le lendemain lui venir parler d'affaires ! Les choses en arrivèrent au point que le Sénat perdit tout à fait patience, et renvoya les parties dos à dos, les prévenant qu'il ne les jugerait pas, et qu'elles eussent à s'arranger comme elles le voudraient (572). On comprend sa conduite : pourtant elle n'eut rien de juste. La République, bon gré mal gré, moralement et politiquement, avait assumé le devoir d'agir avec fermeté et suite, et de rétablir en Grèce les choses sur un pied tolérable. L'Achéen *Callicrate*, qui vint à Rome en 575, pour faire connaître au Sénat les misères de la situation, et lui demander son intervention active et suivie, ce Callicrate ne valait point assurément l'autre Achéen *Philopœmen*, le grand et principal champion de la politique des patriotes : mais il avait raison, après tout.

Quoi qu'il en soit, la clientèle de Rome embrassait désormais tous les États allant de l'extrémité orientale à l'extrémité occidentale de la mer Méditerranée. Nulle

182 av. J.-C.

179.

Mort d'Hannibal.



part ne se rencontrait plus de puissance qui méritât d'être crainte. Mais un homme vivait encore, à qui Rome faisait l'honneur de l'estimer redoutable; je veux parler du Carthaginois sans patrie, qui après avoir armé l'Occident contre Rome, avait ensuite soulevé tout l'Orient, n'échouant peut-être dans l'une et dans l'autre entreprise, que par la faute d'une aristocratie déloyale, à Carthage, et en Asie, que par la sottise de la politique des cours. Antiochus, faisant la paix, avait dû promettre de livrer le grand homme; et celui-ci s'était réfugié en Crète d'abord, puis en Bithynie<sup>1</sup>. Il vivait actuellement à la cour de Prusias, lui prêtant son concours dans ses démêlés avec Eumène, et, comme d'ordinaire, victorieux sur terre et sur mer. On a soutenu qu'il voulait lancer le roi bithynien dans une guerre contre Rome : absurdité dont l'in vraisemblance saute aux yeux de qui la lit reproduite dans les livres. Pour sûr, le Sénat aurait cru au-dessous de sa dignité d'aller jusque dans son dernier asile pourchasser l'illustre vieillard; et je n'ajoute pas foi davantage à la tradition qui l'accuse : ce qui semble vrai, c'est que toujours en quête, dans son infatigable vanité, de projets et d'exploits nouveaux, Flaminius, après s'être fait le libérateur de la Grèce, aurait aussi voulu débarrasser Rome de ses terreurs. Si le droit des gens d'alors défendait de pousser le poignard contre la poitrine d'Hannibal, il n'empêchait ni d'aiguiser l'arme ni de montrer la victime. Prusias, le plus misérable des misérables princes de l'Asie, se fit un plaisir d'accorder à l'envoyé romain la satisfaction que celui-ci n'avait demandée qu'à mots couverts. Hannibal un jour vit sa maison tout

<sup>1</sup> On veut qu'il ait été aussi en Arménie, où il aurait bâti sur l'Araxe la ville d'*Artaxata* à la demande du roi Artaxias (Strabon, II, p. 328; Plutarch. *Lucull.*, 31). Mais c'est là un conte pur, et qui, seulement, atteste qu'Hannibal, comme Alexandre, a pris aussi sa grande place dans les légendes de l'Orient.

à coup investie par les assassins. Il prit du poison. Depuis longtemps « *il se tenait prêt,* » ajoute un Romain, « *connaissant Rome, et la parole des rois!* » L'année de sa mort est incertaine; ce fut sans doute dans la seconde moitié de l'an 571, qu'il se suicida, à l'âge de soixante-dix ans. A l'époque de sa naissance Rome luttait, à chances douteuses, pour la conquête de la Sicile : il vécut assez pour voir l'Occident tout entier sous le joug; pour rencontrer devant lui, dans son dernier combat contre Rome, les vaisseaux de sa ville natale devenue la vassale des Romains; pour voir Rome encore enlever l'Orient, comme l'ouragan emporte le vaisseau sans pilote, et pour constater que lui seul, il eût été de force à le conduire! Au jour de sa mort, il avait épuisé toutes ses espérances : du moins, dans sa lutte de cinquante années, il avait accompli à la lettre le serment d'Hannibal enfant.

Vers le même temps, dans la même année, à ce qu'il semble, mourait aussi *Publius Scipion*, celui que les Romains avaient coutume d'appeler « le vainqueur d'Hannibal! » Qu'ils fussent ou ne fussent pas siens, la fortune l'accabla de tous les succès qu'elle refusait à son adversaire; il donna à la République l'empire sur l'Espagne, l'Afrique et l'Asie. Il trouva Rome la première cité de l'Italie : il la laissa, en mourant, la souveraine du monde civilisé. Il eut des surnoms de victoire à n'en savoir que faire : il en donna à son frère, à son cousin<sup>1</sup>. Et pourtant, lui aussi, il consuma ses dernières années dans l'amertume et la tristesse : et il finit ses jours dans l'exil volontaire. Il avait passé la cinquantaine. Il défendit à ses proches de ramener son corps dans cette patrie pour laquelle il avait vécu et où reposaient ses aïeux. On ne sait pas bien pourquoi il avait

<sup>1</sup> *Africanus, Asiagenus, Hispallus.*



dû quitter Rome ; ce n'était que calomnie pure, sans nul doute, que ces accusations de corruption, de détournement de deniers, bien moins dirigées contre lui que contre son frère ; elles ne suffirent point à expliquer sa rancune. Il se montra vraiment le Scipion que nous connaissons, quand au lieu de se justifier par l'apport de ses livres de comptes, il les lacéra devant le peuple et devant son accusateur, et invita les Romains à monter avec lui au temple de Jupiter pour y célébrer le jour anniversaire de la victoire de Zama ! Le peuple laissa là le dénonciateur, et suivit l'Africain au Capitole : ce fut son dernier beau jour ! D'humeur altière, se croyant pétri d'un autre et meilleur limon que le commun des hommes, tout adonné au système des influences de famille, traînant derrière lui dans la voie de ses grandeurs son frère Lucius, triste homme de paille d'un héros, il s'était fait beaucoup d'ennemis, et non sans motifs. Une noble hauteur est le bouclier du cœur : l'excès de l'orgueil le découvre, et le met en butte à toutes les blessures, grandes et petites : un jour même cette passion étouffe le sentiment natif de la vraie fierté. Et puis, n'est-ce pas toujours le propre de ces natures étrangement mêlées d'or pur et de poussière brillante, comme était Scipion, d'avoir besoin, pour charmer les hommes, de l'éclat du bonheur et de la jeunesse ? Quand l'un et l'autre s'en vont, l'heure du réveil arrive, heure triste et douloureuse par-dessus tout pour l'enchanteur dédaigné !

## APPENDICE